

ANNE JACOBS

LES ADIEUX
À LA VILLA
AUX ÉTOFFES

ROMAN



CHARLESTON

ANNE JACOBS

LES ADIEUX À LA VILLA AUX ÉTOFFES

Augsbourg, 1939.

Dans une Europe menacée par la guerre, la famille Melzer traverse une sombre période. Depuis l'arrivée de Hitler au pouvoir, Marie s'est exilée avec son fils à New York, et l'usine textile de Paul fait l'objet de convoitises nazies. Sans sa femme, qu'il soupçonne d'avoir refait sa vie aux États-Unis, Paul doit affronter seul ses inquiétudes et ses doutes, et prendre des décisions qui mettent en péril tout ce qu'ils ont bâti ensemble.

De l'autre côté de l'Atlantique, Marie est effrayée par les récits d'horreur qu'elle découvre chaque jour dans les journaux. Quand elle rentre à Augsbourg en 1945, après avoir perdu contact avec ses proches pendant la guerre, elle ignore tout de ce qui l'attend.

À l'image du conflit qui a dévasté son pays, les neuf années de séparation avec Paul ont laissé bien des traces. Alors que tout est à reconstruire dans une ville en ruines, parviendront-ils à se retrouver ?

Entre espoirs brisés et rêves de lendemains, le dénouement saisissant de destins emportés par le tourbillon de l'histoire, digne de *Downton Abbey*.

« UNE FORMIDABLE SAGA FAMILIALE. »

Elle

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

ISBN : 978-2-36812-959-3



9 782368 129593

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Design : le-petitatelier.com
Images : © Shelley Richmond/
Peter Greenway/Arcangel



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES ADIEUX À LA VILLA
AUX ÉTOFFES

De la même autrice :

La Villa aux étoffes, 2020
Les Filles de la villa aux étoffes, 2020
L'Héritage de la villa aux étoffes, 2021
Retour à la villa aux étoffes, 2021
Tempête sur la villa aux étoffes, 2022

Titre original : *Wiedersehen in der Tuchvilla*, by Anne Jacobs
© 2022 by Blanvalet Verlag a division of Penguin Random House
Verlagsgruppe GmbH, München, Germany

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-959-3
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (EditionsCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Anne Jacobs

LES ADIEUX
À LA VILLA
AUX ÉTOFFES

Tome 6

Roman

Traduit de l'allemand
par Corinna Gepner


CHARLESTON

LES HABITANTS DE LA VILLA AUX ÉTOFFES

LA FAMILLE MELZER

Johann Melzer (1852-1919), fondateur de l'usine textile Melzer

Alicia Melzer (1858-), née von Maydorn, veuve de Johann Melzer

LES ENFANTS DE JOHANN ET ALICIA MELZER ET LEUR FAMILLE

Paul Melzer (1888-), fils de Johann et Alicia Melzer

Marie Melzer (1896-), née Hofgartner, femme de Paul Melzer, fille de Luise Hofgartner et de Jacob Burkard

Leopold, dit Leo (1916-), fils de Paul et Marie Melzer

Dorothea, dite Dodo (1916-), fille de Paul et Marie Melzer

Kurt, dit Kurti (1926-), fils de Paul et Marie Melzer

Elisabeth Winkler, dite Lisa (1893-), née Melzer, ex-épouse von Hagemann, fille de Johann et Alicia Melzer

Sebastian Winkler (1887-), second mari de Lisa Winkler

Johann (1925-), fils de Lisa et Sebastian Winkler

Hanno (1927-), fils de Lisa et Sebastian Winkler

Charlotte (1929-), fille de Lisa et Sebastian Winkler

Katharina Scherer, dite Kitty (1895-), née Melzer, veuve d'Alfons Bräuer, fille de Johann et Alicia Melzer

Alfons Bräuer (1886-1917), premier mari de Kitty Scherer

Henni (1916-), fille de Kitty Scherer et d'Alfons Bräuer

Robert Scherer (1888-), second mari de Kitty Scherer

AUTRES MEMBRES DE LA FAMILLE

Gertrude Bräuer (1869-), veuve d'Edgar Bräuer

Tilly von Klippstein (1896-), née Bräuer, fille d'Edgar et Gertrude Bräuer

Ernst von Klippstein (1891-), ex-mari de Tilly von Klippstein

Elvira von Maydorn (1860-), belle-sœur d'Alicia Melzer, veuve de Rudolf von Maydorn

LES DOMESTIQUES DE LA VILLA AUX ÉTOFFES

Fanny Brunnenmayer (1863-), cuisinière

Else Bogner (1873-), bonne

Maria Jordan (1882-1925), femme de chambre

Hanna Weber (1905-), bonne à tout faire

Humbert Sedlmayer (1896-), domestique

Gertie Koch (1902-), femme de chambre, troisième épouse d'Ernst von Klippstein

Christian Torberg (1916-), jardinier

Gustav Bliefert (1889-1930), jardinier

Augusta Bliefert (1893-), ancienne bonne

Liesel Bliefert (1913-), fille de cuisine, fille d'Augusta Bliefert

Maxl (1914-), fils d'Augusta et Gustav Bliefert

Hansl (1922-), fils d'Augusta et Gustav Bliefert

Fritz (1926-), fils d'Augusta et Gustav Bliefert

PREMIÈRE PARTIE

Avril 1939

LA SILHOUETTE DE LA STATUE DE LA LIBERTÉ rétrécissait peu à peu. Elle ne fut bientôt plus qu'un minuscule trait gris à l'horizon, puis disparut dans la brume. Le *Bremen* entamait sa traversée de l'Atlantique. La houle s'intensifia, le navire plongeait et remontait. On sentait les machines tourner à plein régime.

— Est-ce qu'on reverra Maman un jour ? demanda Kurt.

Le jeune garçon, désormais âgé de 13 ans, était accoudé au bastingage à côté de Paul, le regard rivé sur l'endroit où, quelques minutes auparavant, on apercevait encore la ville de New York et la côte des États-Unis.

— Bien sûr qu'on la reverra, petit sot, répondit Dodo avant que leur père ait pu prendre la parole. On retournera l'an prochain à New York. Peut-être même plus tôt.

— Toute une année à attendre...

— Elle passera plus vite que tu ne penses, Kurti !

L'enfant se tut. Les mains serrées sur les barreaux blancs en métal du parapet, il fixait les vagues sombres que fendait le navire.

— Je crois que je vais de nouveau avoir le mal de mer, marmonna-t-il.

Paul s'arracha à grand-peine à l'humeur dépressive qui l'accablait depuis quelques jours et qui s'était transformée en une douloureuse sensation d'oppression.

— Mais non, ça va aller, répliqua-t-il en caressant les cheveux bruns de son fils.

Kurt avait hérité de la belle chevelure souple et bouclée de Marie.

— Si, insista Kurt. Je sens que je vais vomir.

— Descendons dans la cabine, proposa Dodo. On va déballer les cadeaux que Maman nous a donnés avant de partir.

Sa stratégie produisit l'effet escompté. Kurt acquiesça et prit la main de sa grande sœur, qui se dirigea avec lui vers la porte.

— J'arrive ! lança Paul. J'ai besoin de respirer encore un peu...

Les deux enfants n'avaient sans doute pas entendu, car ils ne se retournèrent pas. Il n'insista pas. Quelle chance que Dodo s'occupe de son frère avec autant d'affection ! Sa sollicitude adoucissait la douleur du petit et lui laisserait à lui le temps de recouvrer son équilibre intérieur.

Cela avait été leur deuxième visite à Marie et Leo. La première remontait à deux ans. Il s'était rendu seul à New York, car Kurt ne pouvait manquer l'école et Dodo fréquentait un internat suisse. À l'époque, il était rentré en Allemagne convaincu que cette terrible séparation

ne tarderait pas à prendre fin et que Marie reviendrait dans sa patrie. À présent, il ne comprenait plus comment il avait pu nourrir pareil optimisme. Alors, déjà, l'avenir de l'Allemagne se profilait sous les couleurs les plus sombres, mais il avait pratiqué la politique de l'autruche. Ses retrouvailles avec Marie avaient éclipsé tout le reste. Les quelques jours de félicité qu'ils avaient passés ensemble à profiter de son petit appartement new-yorkais, à se promener à Central Park, à faire des excursions, avaient filé à la vitesse de l'éclair. Après un bref moment de gêne, leurs sentiments avaient repris le dessus, et ils s'étaient retrouvés aussi amoureux qu'à leurs débuts. Paul en avait tiré la conviction que rien ni personne ne pouvait les séparer. Ni cette civilisation ni la vaste étendue de l'Atlantique, et encore moins Adolf Hitler, qui finirait bien par disparaître tel un affreux cauchemar.

Quelle erreur ! Le temps avait insidieusement travaillé à les rendre étrangers l'un à l'autre. Durant les deux années qui venaient de s'écouler, ils s'étaient écrit assidûment. Marie avait ouvert son propre atelier de mode, qui marchait si bien qu'elle avait pu prendre en charge une part importante des frais de scolarité de Dodo. Sa réussite avait inspiré une joie mitigée à Paul, car elle n'aurait jamais pu le faire sans le soutien financier du toujours aimable et jovial Karl Friedländer, qui se tenait invariablement à son côté. Ce mielleux individu lui avait tout bonnement volé son épouse bien-aimée ! Certes, il savait que Marie lui était fidèle, elle ne couchait pas avec cet homme. Mais Karl, comme elle l'appelait, bénéficiait de tout ce qui était si important dans la vie d'un couple : les conversations familières, les rencontres quotidiennes, les regards d'intimité, les sourires, le sentiment d'être là l'un pour l'autre. Sans même parler de l'argent qu'il

lui avait prêté – et que Marie avait apparemment remboursé. Paul n’avait même pas la possibilité d’exprimer son exaspération. Non, il était contraint de renfermer en lui sa colère et sa jalousie et de feindre la gratitude.

Tout cela lui était apparu avec une clarté accrue durant cette deuxième visite. Mais ce n’était pas tout : il avait à présent perdu l’espoir que la situation s’améliore.

Robert avait eu raison sur toute la ligne. Si, au début, les Juifs d’Allemagne avaient conservé le droit de faire du commerce et ne s’étaient vu interdire que certaines professions, ce temps était désormais révolu. Depuis les effroyables événements du mois de novembre de l’année précédente, où l’on avait incendié les synagogues dans toutes les villes allemandes et envoyé en masse les hommes d’origine juive dans des camps, l’objectif de l’État nazi était clair : il voulait priver de leurs droits et chasser tous les Juifs qui vivaient encore dans le pays. Les résidents juifs d’Augsbourg étaient rentrés des camps le crâne rasé, le regard épouvanté. Presque tous s’étaient résolus à émigrer. Robert avait rapporté que l’État taxait très lourdement les candidats au départ, si bien qu’il ne leur restait guère plus que les vêtements qu’ils avaient sur le dos. Paul continuait à penser que Marie, étant son épouse, aurait été à l’abri de tous tracasseries. Mais, cette fois, il avait renoncé à aborder le sujet.

Soudain, il sentit qu’il avait froid. Il boutonna sa veste, qui se gonflait sous le vent. Les passagers accoudés au bastingage qui avaient regardé le continent disparaître s’étaient dispersés sur le pont. Frigorifiés, beaucoup s’étaient réfugiés dans leur cabine. D’autres s’étaient installés confortablement sous une couverture dans les chaises longues disposées sur le pont. Paul prit une dernière grande bouffée d’air frais, puis il descendit rejoindre Dodo et Kurt.

Ils voyageaient en deuxième classe. Lui-même occupait une cabine extérieure avec son fils, tandis que Dodo partageait une cabine intérieure, moins luxueuse, avec une jeune Espagnole. Ce qui apparemment ne la dérangeait pas.

« Pour Kurti, c'est formidable de pouvoir voir la mer depuis son lit, avait-elle déclaré. Moi, je m'en fiche. Si j'ai envie de respirer, je sors sur le pont. »

Sa fille, désormais âgée de 23 ans, n'ignorait pas que ce voyage était relativement coûteux. Dans un premier temps, elle avait refusé d'accompagner son père et son frère au motif que la famille avait déjà dépensé beaucoup pour qu'elle puisse passer son baccalauréat en Suisse. Paul avait finalement réussi à la convaincre de venir, car Marie et surtout Leo brûlaient d'envie de la revoir après tant d'années de séparation.

Il trouva Dodo et Kurt au milieu d'un monceau de boîtes et de papier cadeau. Marie avait dépensé sans compter et Leo leur avait fait aussi un présent. Et, comme de juste, l'inévitable Karl avait apporté sa contribution. Accroupi sur le sol, Kurt essayait avec enthousiasme ses nouvelles petites voitures de course, qui se déplaçaient d'elles-mêmes comme des bolides sans qu'on ait besoin de les remonter avec une clé. À la villa aux étoffes, Paul et lui avaient construit un circuit automobile en bois qui occupait presque toute la chambre d'enfant et ne pouvait accueillir que les coûteux modèles réduits en fer-blanc. Les exemplaires en caoutchouc plein qu'on lui offrait de temps à autre prenaient la poussière sur l'étagère où ils étaient soigneusement alignés.

— Alors ? Qu'est-ce que tu as reçu d'intéressant ? s'enquit Paul avec un entrain factice.

— J'avais déjà la Mercedes, babilla Kurt. Mais c'est pas grave si j'ai maintenant deux Flèches d'argent. Ça,

c'est une Auto Union type D, un modèle tout nouveau. C'est Leo qui me l'a offerte. Et Karl m'a donné une station-service. Regarde ! On peut soulever le tuyau et mettre de l'essence dans le réservoir de la voiture.

— Malheureusement il faut payer en dollars et en cents, laissa échapper Paul après avoir survolé les indications écrites en anglais sur le jouet.

— Ça ne fait rien, Papa ! Il nous reste encore des dollars, non ?

— Alors dorénavant je m'approvisionnerai chez toi, répondit Paul.

— Moi aussi ! ajouta Dodo. Une fois que j'aurai ma nouvelle auto.

Le véhicule de Marie, que Dodo avait conduit pendant un temps, avait été donné à Kitty, dont la « petite bagnole » avait fini par rendre l'âme. La tante Elvira avait souscrit un contrat d'épargne au nom de Dodo afin de pouvoir acquérir un des derniers modèles Volkswagen qui seraient bientôt disponibles pour neuf cent quatre-vingt-dix-huit Reichsmarks. On versait cinq marks par semaine et, lorsqu'on avait mis de côté plus de sept cents marks, on pouvait se faire inscrire sur la liste des postulants. L'usine automobile comptait débiter la livraison de sa voiture « pour tous » dès l'année suivante.

— Un dollar le litre d'essence ! proclama Kurt sur un ton sans réplique.

— Quoi ? se récria sa sœur. C'est un prix usuraire ! Le litre coûte trente-neuf pfennigs, ce qui est déjà bien assez !

— Chez moi ce sera un dollar, s'obstina Kurt.

Et, prenant sa nouvelle Flèche d'argent, il la fit rouler sur les chaussures de son père.

— Vrrrroummm !

Son début de mal de mer semblait s'être dissipé. Soulagé, Paul adressa un signe de tête approbateur à Dodo et se mit à ranger les boîtes et le papier d'emballage. Dans la grande malle se trouvaient d'autres cadeaux, destinés à Kitty, Henni et Robert, Gertrude, Tilly et sa petite famille, Lisa et les enfants ainsi qu'aux domestiques de la villa. Paul avait commencé par refuser d'emporter tous ces paquets par crainte que la douane se montre peu coopérative. Mais, devant la mine déçue de Marie, il avait cédé. En fin de compte, c'était un témoignage de l'attachement qu'elle portait à la famille et à la villa. Il n'avait pas de raison de s'y opposer.

À présent, il se sentait un peu mieux. La souffrance de la séparation n'avait pas disparu, mais il parvenait à la repousser. Ils s'étaient fait leurs adieux dans son appartement. Les valises étaient prêtes. En bas les attendait le taxi jaune qui les conduirait au port, Dodo, Kurt et lui. Marie était déjà habillée pour se rendre à sa boutique, son *shop*. Avec son parfum américain, elle lui avait soudain paru très différente de celle qu'il avait aimée avec passion durant leur dernière nuit ensemble.

« À bientôt, mon amour », lui avait-elle glissé à l'oreille.

Il s'était contenté de l'embrasser en silence.

Quand se reverraient-ils ? Personne n'aurait pu le dire, car l'Allemagne se dirigeait inexorablement vers un conflit. Paul savait ce que cela signifiait – il avait été soldat durant la guerre mondiale.

Il s'agenouilla pour jouer encore un moment avec Kurt. Ensuite, on déjeunerait dans la salle à manger de la deuxième classe. Et, si son fils continuait à se sentir bien, il se proposait d'explorer le navire avec lui et de faire éventuellement quelques parties de palet américain. Son cadet était tout ce qui lui restait désormais. Il montrait déjà des dispositions à devenir un bon ingénieur

et, si Dieu le voulait bien, il lui succéderait un jour à la tête de l'usine Melzer. Marie avait respecté sa décision de le garder avec lui en Allemagne, alors même qu'à l'instar des jumeaux il y était considéré comme « métis juif ». Elle n'avait pas abordé le sujet durant leur visite. Et quand, au moment du départ, Kurt avait déclaré vouloir rester avec sa maman, elle l'avait calmé avec son intelligence et sa douceur coutumières.

« Que deviendra Willi si tu ne rentres pas ? »

Le grand chien marron, qui appartenait en réalité à Liesel, était devenu le compagnon de jeu favori de Kurt. L'argument avait porté.

« Tu as raison, Maman, avait répondu l'enfant en ouvrant des yeux effrayés. Je ne peux pas laisser Willi tout seul. »

Paul n'avait pas jugé utile de relever. Il aurait été ridicule de croire que pour son fils il comptait moins que ce chien. Kurt ne mesurait pas encore la portée de ce genre de propos.

Au déjeuner, l'ambiance fut animée. On faisait l'éloge du confort procuré par le *Bremen* qui, outre des cabines agréables et une nourriture de qualité, proposait quelques divertissements aux passagers de première et de deuxième classe. Qui plus est, on serait de retour en Europe en moins de cinq jours. Le seul transatlantique à être plus rapide était un paquebot français dont nul ne connaissait le nom. Le steward leur indiqua une table à laquelle étaient déjà installées deux dames d'un certain âge, qui mangeraient avec eux pour le restant du voyage. On fit les présentations. Les dames, Ingeborg Hartmann et Eva Kühn, étaient sœurs, veuves, originaires de Hambourg, et étaient allées voir leur frère. Celui-ci avait émigré quelques années plus tôt et possédait à présent une grande ferme dans le Wisconsin.

— Et toi tu t'appelles Kurt ? demanda M^{me} Hartmann, l'aînée des sœurs, en adressant à l'adolescent un sourire maternel.

— Euh, oui... répondit-il.

Il fixait avec fascination les incisives supérieures de la dame, qui s'étaient brièvement détachées de sa mâchoire.

— Tu es un joli garçon, poursuivit-elle, visiblement ignorante de sa mésaventure. Nos deux nièces ont 12 et 13 ans. Tu leur plairais.

— Elles aiment les voitures de course ?

— Je ne sais pas. Mais elles font toutes les deux du cheval. Et Lizzy, la plus âgée, a déjà la permission de conduire le tracteur.

Kurt fut impressionné. Il aurait bien voulu pouvoir conduire un de ces engins qu'on voyait ici et là dans les champs des environs d'Augsbourg.

— Moi aussi, je sais monter à cheval, répondit-il laconiquement.

— Tiens donc, intervint M^{me} Kühn en tournant le regard vers Paul, qui mangeait sa soupe à la tomate. Vous devez posséder une grande propriété, monsieur Melzer, si vous avez des chevaux ?

Paul connaissait ce regard scrutateur des femmes célibataires. À l'aller, déjà, il avait remarqué la curiosité dont il était l'objet, lui qui voyageait sans épouse mais avec un jeune fils et une fille adulte. Il s'était fait aborder par des dames d'âges divers, qui lui avaient dispensé des compliments, s'étaient montrées intéressées, voire coquettes. Et, lors de la soirée dansante à laquelle il n'avait pris part que pour permettre à Dodo d'y assister, il avait dû affronter leurs assiduités. L'assaut ne s'était calmé que lorsque Dodo lui avait lancé à haute et intelligible voix : « C'est dommage que Maman ne soit pas là, hein, Papa ? Elle se serait bien amusée ! »

Il n'en avait pas voulu à sa fille. L'irritation qu'elle manifestait face aux avances dont il était l'objet l'avait plutôt amusé. À 50 ans, il était encore bien de sa personne. En costume il avait belle allure et les quelques mèches blanches apparues sur ses tempes n'étaient guère visibles dans son épaisse chevelure blonde.

Ce jour-là aussi, Dodo intervint avant qu'il ait pu satisfaire la curiosité de son interlocutrice.

— Mes parents possèdent une usine textile à Augsburg, madame. Les chevaux appartiennent à ma grand-tante. Mais elle a cessé ses activités d'élevage et pris sa retraite.

— Comme c'est intéressant, dit aimablement M^{me} Kühn en remuant sa soupe. Il m'est arrivé de monter moi aussi, car notre grand-père cultivait la terre et élevait des chevaux. Ah, c'étaient pour nous des vacances formidables, hein, Ingeborg ?

Sa sœur acquiesça avec un sourire rêveur et voulut savoir si la maman montait elle aussi à cheval.

— Non. Elle est dessinatrice de mode et crée des robes de soirée.

— Voilà qui est bien pratique, fit observer M^{me} Hartmann à l'adresse de Paul. Vous fabriquez le tissu et votre femme en fait des vêtements. C'est ce qui s'appelle une entreprise familiale.

Elle se tapota les lèvres avec sa serviette, qu'elle laissa ensuite négligemment retomber dans son assiette vide.

— En effet, s'empressa de répondre Paul. À Augsburg, nous raisonnons en termes économiques. La soupe vous a-t-elle plu, chère madame ?

— Ah... De la soupe en conserve. Fraîche, c'est autre chose.

Kurt n'était pas plus enthousiaste, car on avait agrémenté le potage de persil, ce qu'il n'aimait pas. En

revanche, il mangea avec plaisir le ragoût de poulet, faisant juste remarquer à Dodo qu'à la villa il était meilleur. Paul eut un petit sourire de satisfaction et lui donna son dessert : un entremets au chocolat avec de la chantilly. Cela dit, les portions étaient si petites qu'elles auraient tenu dans un verre à schnaps.

— J'espère que nous nous reverrons ce soir, dit M^{me} Kühn avec un sourire engageant. Il y aura une conférence très intéressante intitulée « L'ordre allemand* ».

Paul avait vu l'affiche : « L'ordre allemand – pour une nouvelle présence allemande à l'Est. » Le conférencier était un certain Breitenbach, membre du parti, même si l'on ne savait trop en quoi consistait sa compétence sur le sujet. C'était sans doute une de ces actions de propagande dont le régime nazi était coutumier. Paul n'avait guère envie d'entendre ces inepties.

— Je crains de ne pas être disponible, madame, répondit-il poliment. J'ai promis à mon fils de faire une partie de cartes avec lui.

— Mademoiselle votre fille pourrait peut-être s'en charger, insista M^{me} Kühn, qui ne renonçait pas à l'espoir de nouer avec Paul des relations plus étroites.

— Mademoiselle a d'autres projets pour la soirée, chère madame, répondit fermement Dodo.

Elle se leva, fit un signe de tête majestueux aux deux dames dépitées, adressa un sourire enjoué à son père et s'éclipa. Paul en profita pour se retirer avec Kurt.

Au jeu de palet, Kurt se dénicha pour partenaire un garçon de 15 ans originaire de Brême, ce qui permit à Paul de s'asseoir et de regarder les joueurs. Kurt se

* L'ordre allemand, distinction suprême, récompensait des services particulièrement importants rendus à l'État et au parti national-socialiste. [Toutes les notes sont de la traductrice.]

débrouillait plutôt bien. Il prenait son temps, évaluait la distance du regard, visait tranquillement et, s'il ratait son coup, s'interrogeait sur les raisons de son échec. Paul fut heureux de le voir se comporter de la sorte. À l'école, Kurt se montrait également capable de se concentrer sur un problème et de l'étudier en profondeur sans se laisser distraire. Après les vacances de Pâques, il entrerait en sixième année de secondaire au lycée Sainte-Anne. Ses résultats allaient de « bon » à « excellent ». En calcul, surtout, il dépassait de très loin ses camarades. Seul bémol : il lui arrivait de se montrer extrêmement têtu. Il était plusieurs fois arrivé que, furieux d'une punition qu'il estimait injuste, il refuse de continuer à participer au cours. Il restait assis les bras croisés à son pupitre en gardant obstinément le silence. Paul craignait qu'on puisse un jour en tirer prétexte pour l'exclure de l'établissement en dépit de ses résultats. Il ne fallait pas oublier que sa mère était juive.

Paul revint en pensée aux deux semaines qui venaient de s'écouler. Son fils aîné Leo lui était devenu complètement étranger. Le jeune homme renfermé et manquant d'assurance qui était parti pour New York avec sa mère quatre ans plus tôt était devenu un adulte sûr de sa vocation. Un jeune Américain qui s'habillait à l'américaine, portait la dernière coupe de cheveux à la mode et pouvait se faire comprendre de tous ceux qu'il croisait dans la rue, qu'ils soient noirs, blancs, asiatiques ou orientaux. Son don pour la musique, que Paul avait toujours jugé sans intérêt, était devenu sa profession. Leo dirigeait un orchestre privé très apprécié et gagnait bien sa vie en écrivant des airs pour des films. Afin de pouvoir travailler sans être dérangé – à ce qu'il disait –, il avait loué un petit appartement dans lequel il passait parfois la nuit. Celui-ci abritait surtout ses amours, car Leo avait

une amie, une danseuse du nom de Richy, qu'il avait présentée à son père : « *My sweetheart* », avait-il dit sans autre forme de procès. Les deux jeunes gens ne paraissaient pas avoir l'intention de convoler, ce que Marie jugeait étrange. Mais Paul ne se sentait pas en droit de faire la leçon à son fils sur ce point.

D'ailleurs, Richy lui inspirait des sentiments mitigés. Elle était ravissante, svelte, de type méridional avec des cheveux noirs de jais et des yeux sombres où brillait une lueur provocante. En tant qu'homme, il la trouvait fascinante. Sans doute se serait-il épris d'elle s'il avait eu l'âge de Leo. En tant que père, en revanche, il éprouvait quelques doutes, car Richy était aussi ambitieuse que belle. Pour l'heure, elle n'avait pas de travail, la troupe de danse dont elle faisait partie s'étant dissoute. Ce genre de chose était fréquent à New York, où de nombreuses structures culturelles privées étaient contraintes de s'autofinancer. En cas de faillite, les artistes en étaient pour leurs frais. Ils se retrouvaient à la rue, à devoir chercher un autre job. Richy avait plusieurs auditions en perspective et s'était montrée d'une nervosité très compréhensible, qui avait cependant eu des conséquences imprévues.

Elle avait, en effet, été la cause d'une mésentente entre les jumeaux, dont les retrouvailles avaient pourtant été très affectueuses dans un premier temps. Ni lui ni Marie n'avaient su exactement ce qui s'était passé. Quoi qu'il en soit, Dodo ne s'était pas entendue avec la jeune fille et Leo avait fini par prendre le parti de son amie. Profondément blessée, Dodo avait rompu tout contact avec son frère. Elle avait passé les derniers jours dans *L'Atelier des modes* de Marie. Elle avait également revu Walter Ginsberg, très heureux de la retrouver, qui partageait sans réserve son opinion sur Richy. De même que Marie, il avait tenté de convaincre Dodo

de demander la nationalité américaine et de venir faire ses études aux États-Unis. Mais la jeune fille avait refusé. Elle voulait rester en Allemagne et espérait être acceptée à l'université technique de Munich, afin d'y étudier la construction aéronautique. Elle avait pris contact avec l'ingénieur Willy Messerschmitt, chez qui elle avait effectué un stage à Augsburg quelques années plus tôt, et celui-ci avait promis d'intercéder en sa faveur.

« Tu sais quel type d'avions on construit en Allemagne, avait objecté Marie. Des avions de chasse, destinés à la guerre. »

Dodo n'avait rien voulu entendre. Certes, on fabriquait essentiellement des appareils de combat, mais aussi des avions de ligne et de tourisme.

« Comme partout ailleurs, avait-elle déclaré. Ne viens pas me raconter que les États-Unis ne produisent pas d'avions de chasse. »

Paul avait été soulagé que sa fille rentre avec Kurt et lui. Il n'en craignait pas moins qu'elle finisse par choisir l'Amérique, car il doutait que Messerschmitt ait le bras assez long pour permettre à une jeune femme d'ascendance juive de faire des études d'ingénieur aéronautique. Même si elle avait le physique tant vanté par les dirigeants nazis : c'était une blonde aux yeux bleus, très mince, qui avec sa chevelure courte aurait presque pu passer pour un garçon.

La certitude que l'avenir des jumeaux était en Amérique et non dans leur pays natal lui était amère. Les nazis avaient détruit sa famille, lui avaient pris sa femme adorée et avaient chassé ses enfants de leur patrie. Que lui restait-il désormais ? Pourquoi prenait-il encore la peine de rentrer à Augsburg ?

Pour l'usine qu'il avait reçue en héritage de son père. Pour une poignée de gens qu'il aimait et qui

l'attendaient en Allemagne. Et pour son fils Kurt, sur lequel reposaient à présent tous ses espoirs.

— J'ai gagné trois fois ! lança la voix sonore de Kurt, l'arrachant à sa songerie. Martin n'a gagné que deux fois, pourtant il est plus vieux que moi ! Est-ce que je peux lui montrer mes voitures, Papa ?

Les enfants sont si spontanés, se dit Paul. Ils jouent, ils rivalisent, ils vivent pleinement l'instant présent. Je devrais prendre exemple sur eux, cesser de ruminer. Il faut accueillir les choses à mesure qu'elles se présentent, venir à bout du quotidien, résoudre les problèmes et continuer. Continuer sans s'arrêter. Tant qu'on en a la force.

— Bien sûr, Kurt. Mais Martin doit d'abord demander la permission à ses parents.

— D'accord !

Martin se révéla un agréable compagnon de jeu, qui admira l'imposant parc automobile de Kurt et accepta volontiers de faire le pompiste. Paul les regarda jouer un moment, puis il éprouva le besoin de sortir prendre l'air et de se mettre à la recherche de Dodo. Il la trouva sur le pont au milieu d'un groupe de jeunes gens avec lesquels elle discutait avec ardeur. Apparemment, il régnait une bonne ambiance. Il adressa un signe de la main à sa fille et alla s'accouder au bastingage pour profiter de la brise marine. Le ciel était presque dégagé, juste traversé par quelques délicats voiles nuageux. La lumière aveuglante du soleil d'avril se reflétait sur les vagues bleu-vert. On percevait le grondement régulier et la vibration légère des turbines. Paul se sentit empli d'admiration pour ce grand navire, ce chef-d'œuvre de la technologie moderne qui voguait en solitaire sur la vastitude de l'Atlantique pour rejoindre l'Europe.

— C'est comme ça, dit une voix masculine non loin de lui. L'Est est peuplé d'Allemands depuis des temps

immémoriaux. Ce serait justice que la ville de Dantzig soit bientôt libérée des taxes portuaires polonaises et devienne allemande ainsi que le Führer l'a ordonné...

Ce devait être le conférencier Breitenbach. Ou un individu du même acabit. Jetant un coup d'œil à la dérobee, Paul vit M^{me} Hartmann et sa sœur discuter avec deux messieurs.

— La Pologne est un très beau pays, fit remarquer M^{me} Kühn. Nous y sommes allées l'an dernier pour rendre visite à une de nos connaissances, qui possède un grand domaine.

— Assurément, répondit poliment un des hommes. Et les Polonais en soi ne sont pas des gens indignes. Malheureusement, le pays est plein de Juifs, chère madame. C'est une tragédie ! Ils ont la main sur le commerce, sur les finances, et se mêlent évidemment aussi de politique.

— Vraiment ? Je l'ignorais...

— Fort heureusement, le Führer a veillé à ce qu'en Allemagne nous soyons débarrassés des machinations de cette engeance. Mais il faudrait faire un grand ménage dans des pays tels que la Pologne ou la Hongrie.

Paul connaissait ce type de discours, qu'on entendait désormais partout et auquel il valait mieux ne pas répondre. Apporter la contradiction ne menait à rien.

— Ah oui, soupira M^{me} Hartmann. Les Juifs font notre malheur, ce n'est un secret pour personne. Cela dit... il y en a tout de même de sympathiques, n'est-ce pas, Eva ? Ton vieux professeur, par exemple, qui s'était engagé volontaire avec tant d'enthousiasme pour défendre l'empereur et la patrie et était rentré de la guerre avec une jambe en moins...

— Ce sont de rares exceptions, la coupa son interlocuteur. En ce qui concerne la question juive, il faut

abandonner toute sentimentalité. Il n'y a pas de bons ou de mauvais Juifs. Un Juif est un Juif. Et les Juifs doivent être expulsés d'Europe.

— Vous avez sûrement raison, soupira M^{me} Kühn. Dans le temps, notre père a emprunté de l'argent à un banquier juif. Et, comme il ne pouvait pas rembourser son crédit, figurez-vous que le Juif lui a pris sa maison...

— Vous voyez bien, chère madame. Voilà comment sont les Juifs. Tous des bandits !

— Ah, nous sommes très impatientes d'entendre votre conférence, monsieur Breitenbach.

Paul se détourna et se rendit de l'autre côté du pont. Après avoir fait nerveusement les cent pas pendant un moment, il regarda les jeunes gens jouer au palet américain. Il sentait la dépression le gagner, tel un nuage sombre.

Pourquoi n'avait-il pas protesté ? Exprimé son opinion avec sincérité et courage ? Pourquoi avait-il lâchement gardé le silence ?

Par peur. Pour son fils. Pour son usine. Pour ceux qu'il aimait.

La nuit, la mer devint plus agitée. Il lutta jusqu'au petit matin contre une pénible nausée qu'il n'avait pas éprouvée à l'aller.